

INTRODUCTION

« ... La connaissance scientifique exige qu'on s'abandonne à la vie de l'objet, ou, ce qui signifie la même chose, qu'on ait présente et qu'on exprime la nécessité intérieure de cet objet ».

HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit*, préface
(trad. J. Hyppolite, p. 47).

Argument

L'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert est un ouvrage merveilleux. Celui qui accepte de suivre la loi des renvois entre les articles voit cet univers de signes prendre peu à peu la consistance d'un monde. Ce qu'il découvre et son désir de savoir même dépendent moins de lui et de l'impulsion initiale qui lui a fait ouvrir ces grands volumes aux reliures caractéristiques, que des nécessités internes à leur rédaction. Il y a quelques années, nous les avions ouverts avec l'espoir de résoudre une question bien précise. Le xviii^e siècle est l'époque des grands systèmes métaphysiques. Le xviii^e siècle celle de l'anticartésianisme et de la critique des systèmes; par quoi les Lumières ont-elles remplacé les systèmes métaphysiques, et comment ont-elles résolu le problème de l'exposition systématique du savoir? Notre question n'est certes pas restée sans réponse; le lecteur en trouvera les éléments dans l'épilogue de cet ouvrage. Mais, chemin faisant, il nous est apparu que cette réponse dépendait de la connaissance d'un champ culturel complexe, et relativement autonome, constitué par l'ensemble des concepts et des démarches au moyen desquels les hommes du xviii^e siècle appréhendaient les phénomènes linguistiques. Nous avons donc dépouillé la majorité des articles de l'*Encyclopédie* concernant le langage, d'abord intuitivement à partir de ce que nous pouvions déjà savoir de

certaines concepts, puis guidé par le système des renvois entre articles. Nous avons de plus consulté les ouvrages cités dans ces articles (à l'exception du corpus des grammairiens grecs et latins). A cela, nous avons simplement ajouté quelques ouvrages proches de l'*Encyclopédie* par leurs auteurs ou leurs thèses. Tel est donc l'argument de ce livre : la *constitution des sciences du langage* dans l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot. Par *sciences du langage*, nous entendons quelque chose de très vague et de très général : l'ensemble des procédures par lesquelles la pensée et son expression deviennent objet de connaissance. Nous employons le terme *science* dans un simple but de désignation, avec le moins possible de connotations normatives. La scientificité ne préexiste pas plus à la science que l'humanité à l'homme ou la corporéité au corps. Il y a certes cette différence que la science est un produit et que dans les conditions de sa production peut entrer une certaine conception de la science ; mais il n'y a aucune nécessité que le concept de science qui entre dans la production d'une science soit le concept de la science qui est produite.

Limitations de l'historicisme

L'historien qui aborde le domaine des connaissances se heurte à des problèmes spécifiques. On admet facilement qu'une connaissance n'est pas un simple événement, et que les connexions *intérieures* ne sont pas de simples successions. Comment les connaissances ont-elles rapport au temps ? Une fois datée leur apparition originale, peuvent-elles resurgir indéfiniment au gré d'une subjectivité transcendante toute temporalité ? Par quel mystère, quelque part en Grèce, un individu aurait-il pensé ce que je pense en ce moment et qu'on désigne par le nom de théorème de Pythagore ? S'il n'y a aucun miracle qui puisse rendre deux événements identiques, doit-on admettre que les connaissances sont éternelles, êtres impalpables, sinon présents en tout homme raisonnable, du moins susceptibles d'une réactivation, pour peu qu'on y pense ? On serait pourtant tenté d'admettre que le théorème de Pythagore n'est pas la même chose pour Pythagore et pour Leibniz. Qu'entend-on par là, puisque dans les deux cas il s'agit bien *du* théorème de Pythagore ? Une idéalité unique et pourtant jamais égale à elle-même se dégagerait-elle d'enchaînements d'actes différents, de connexions différentes avec d'autres idéalités, elles aussi pareillement mêmes et autres, ou parfois radicalement nouvelles, mais promises à un avenir semblable d'identité et d'altérité ? Le travail de l'historien des idées serait-il de décrire ces apparitions et la succession éreintante des diverses

connexions, afin de dégager sous ce chatoiement d'unité et de multiplicité la marche de la pensée vers la vérité ?

En histoire comme ailleurs, le savoir repose sur des préjugés, postulats ou croyances qu'on serait souvent bien en peine de justifier ; il peut sembler raisonnable d'en avoir le moins possible, et de les expliciter au mieux. Pour la théorie de la connaissance, l'un des problèmes les plus difficiles est la persistance d'anciennes connaissances dans de nouvelles déterminations historiques et cognitives : qu'est-ce, par exemple, que la loi galiléenne de la chute des corps dans le contexte de la mécanique newtonienne, pourquoi sommes-nous autorisés à parler d'une même loi ? Un autre problème est de comprendre comment certains concepts peuvent être produits dans certaines conditions et pas dans d'autres. La philosophie générale ne peut se passer de questionner dans ces deux directions. Mais une double solution est-elle un préalable nécessaire à la constitution d'une *connaissance historique de la connaissance* ? Pour ce dernier but, il peut sembler suffisant que soit répondu à la question : qu'est-ce que connaître une connaissance produite dans des conditions autres ? On peut, dans une certaine mesure, distinguer trois problèmes : la production des connaissances, leur mode d'être historique, et enfin leur réception par des sujets (ou si l'on veut : par une culture) autrement déterminés. Il se peut que les processus de production et de réception soient partiellement ou totalement hétérogènes ; en ce cas, la position qu'occupe dans l'histoire le sujet de la connaissance historique implique qu'une analyse du processus de réception soit un préalable nécessaire à la compréhension du processus de production. Cette affirmation, si jamais elle doit être maintenue, suppose une notable transformation de notre croyance en l'objectivité historique. En tout état de cause, le point de vue de la réception est le plus économique en hypothèses diverses ; il est en effet relativement neutre quant aux hypothèses concernant les deux autres problèmes, lesquels, à l'inverse, dépendent de celles qu'il requiert lui-même.

Si nous pouvions, sans plus de difficultés, être des récepteurs adéquats pour des connaissances venues d'un autre âge ou d'un autre univers, l'épistémologie historique n'aurait rigoureusement aucun intérêt. Une simple chronique de la science épuiserait tout ce que nous pouvons désirer savoir des connaissances passées. La valeur de l'épistémologie historique lui vient de l'obligation où elle se trouve de considérer ses objets comme étrangers. Cette altérité toutefois, sous peine de briser en son projet liminaire la discipline qui la vise, doit être doublement limitée. Il faut se faire une raison, nous ne penserons jamais ce qui s'est autrefois pensé, si penser signifie répéter l'identique. Mais cela ne doit pas impliquer que nous

ne puissions connaître les connaissances passées. Il faut donc admettre la thèse suivante : savoir que quelqu'un pense quelque chose n'est pas nécessairement penser cela même qu'il pense. Il s'agit d'un postulat très général, dont nous ne savons peut-être pas très bien ce qu'il veut dire, mais qui paraît nécessaire. Si on le refuse, soit l'athée pense la même chose que le croyant, soit il ne sait pas ce que pense le croyant. Après tout, nul ne soutiendra qu'à connaître les pierres, nous devenions pierres. D'un autre côté, l'historien est engagé dans sa propre culture. Certains en concluent que notre connaissance historique est relative; puisqu'il ne voit le passé qu'au travers du présent, il n'y aurait aucun absolu pour l'historien, l'histoire elle-même changerait de visage à chaque génération. Ce point de vue est peut-être exact, et il l'est probablement plus dans certains domaines que dans d'autres. Pris à la lettre, il a cependant des conséquences inacceptables. Si ce qui est connaissance apparaît radicalement autre quand la connaissance qu'on en a change, il est clair qu'on ne peut maintenir l'identité originiaire de la connaissance en tant que telle, et qu'il n'y a pas de sens à désigner, par exemple, une idéalité nommée théorème de Pythagore. La relativité de la science historique entraîne la relativité historique de la science. Il paraît pourtant raisonnable de soutenir que si notre croyance en la vérité d'une connaissance est relative au contexte historique, la vérité, elle, ne l'est pas. Le vrai est une propriété de la connaissance qui dépend de son rapport au réel; si le réel ne possède pas quelque stabilité, c'est la science qui disparaît. Il faut bien admettre que ce qui a été vrai une fois le sera toujours. La valeur de vérité de la connaissance d'un état historique d'une science donnée, dépend sans doute de la valeur de vérité qu'a atteinte cette science dans l'univers culturel de l'historien, mais il n'y a là aucun arbitraire.

La récurrence et le champ des data

Le travail de l'historien des sciences ne se borne pas à apprendre — plus ou moins bien — des connaissances, à les restituer telles qu'elles; il doit les restituer selon les lois de ses propres connaissances et les normes de son propre discours — Hic Rhodus, hic saltus. La tâche de l'épistémologie historique est de déterminer le sens que des connaissances passées peuvent avoir pour nous, dans la mesure où ce sens est le statut que certaines démarches nous amènent à reconnaître comme étant le leur dans l'univers culturel où elles sont apparues. La question de savoir ce qu'est telle ou telle connaissance passée se résume à connaître ce statut; celle de savoir

si ce que nous disons être une connaissance passée est bien ce qu'était cette connaissance relève de l'adéquation de nos démarches. C'est pourquoi la description épistémologique est déjà théorique ou, si l'on veut, hypothétique.

Cela n'empêche pas que l'historien travaille sur des données; pour lui, ce qu'on appelle « histoire » (*die Geschichte*) est le domaine empirique où il prend ses objets. Le procédé le plus clair pour définir les *data* de l'historien réside dans la façon dont on corrige les erreurs qui les concernent. La correction des erreurs sur les dates, l'attribution des textes, les références bibliographiques, le contenu explicite des doctrines, s'effectue par citation, ou par exhibition d'un document. En disant qu'il s'agit là des *data* de l'épistémologie, nous ne voulons pas dire que ce sont des données brutes, non élaborées. Chacun sait qu'une partie du travail de l'historien est justement l'*établissement* des faits, que ceux-ci prêtent parfois à discussion. Nous ne voulons pas non plus dire que l'établissement et surtout le choix des *data* sont totalement indépendants d'une interprétation. Il est clair que, selon le but qu'on se propose, on choisit ses citations, ses auteurs, ses dates, et que parfois même on est rendu aveugle à certains de ces éléments. Mais pour stopper une discussion, pour dénoncer une erreur, il suffit parfois de présenter une citation ou un document. C'est cet aspect qui définit le *datum* et qui l'oppose à l'interprétation; c'est pourquoi il nous paraît préférable de s'attacher, non à la façon dont on l'établit, mais à celle dont on le rétablit. La cité historique est devant l'« histoire » comme un groupe de joueurs devant un tas de pions. Chacun choisit les siens et en énonce la valeur. Parfois l'un des joueurs exige qu'un autre lui montre ses pions ou encore, il tire d'autres pions pour le contrer. Parfois, aussi, la cité entière tient quitte l'un des joueurs sur ses annonces. Mais il est des stratégies qu'aucun joueur ne devrait choisir, parce qu'il existe des pions qu'il suffira aux autres de tirer pour le contrer.

Le travail de l'épistémologie concerne en propre, non les *data* mais leur interprétation; disons plus simplement que l'épistémologie vise à produire la théorie d'un certain nombre de *data*; la façon dont on falsifie un *datum* est différente de celle dont on falsifie une théorie épistémologique parce qu'il ne suffit pas de relever des erreurs dans les *data* invoqués pour montrer qu'une théorie est fautive, ni à l'inverse de n'en relever aucune pour s'assurer qu'elle est vraie. L'idéal d'une épistémologie est d'être la théorie vraie de *data* corrects.

L'élément principal de l'épistémologie historique est la description d'une documentation complexe. Décrire un document-objet suppose qu'on fractionne ce document en éléments, qu'on les classe,

qu'on leur attribue des propriétés, qu'on décrive leurs connexions. Le document est un texte; la tâche précédente nécessite qu'on le reformule (l'épistémologie n'est pas description au sens de phrase ou de récit), qu'on utilise en quelque sorte un méta-langage, dans lequel présenter des assumptions sur les *data* qui pourront être dites vraies ou fausses. A cela s'ajoutent des assumptions plus générales qui sont doublement reliées aux précédentes : comme des hypothèses à leurs conséquences, ou encore comme des hypothèses à leurs éléments de vérification. On appellera les premières *assumptions des descriptions épistémologiques*, les secondes *des thèses épistémologiques*. Il y a moins une différence de nature qu'une différence de degré entre les deux; tout dépend de la généralité souhaitée. Cependant, plus on va vers les thèses épistémologiques, plus la vérité des assumptions dépend d'autres considérations que des seuls *data*. L'erreur fondamentale serait de considérer la description épistémologique comme une simple question de *data*. Les théoriciens de la connaissance ont souvent souligné que la description des faits (pour autant que leur explication en dépend) est déjà de la théorie. La situation spécifique de l'historien des sciences renforce encore la valeur de cette remarque générale.

Nous disposons de deux types d'éléments pour interpréter une connaissance passée. D'un côté, nous pouvons relier cette connaissance à d'autres qui appartiennent au même champ. De l'autre, nous pouvons la rapporter à nos propres connaissances, la plonger dans un contexte récurrent. C'est l'altérité qui nécessite la récurrence. Ce que nous pouvons connaître d'une connaissance passée est la plupart du temps le résultat d'une inférence, et le point de départ de cette inférence c'est l'état actuel de nos connaissances. A l'inverse, l'historien qui fonderait sa description sur la seule récurrence serait comme un anthropologue qui, voyant certains individus d'une peuplade manipuler des figurines, en conclurait qu'ils jouent à la poupée. La récurrence ne doit pas couvrir les *data* historiques, et son effet doit être limité par la mise en relation des *data* qu'il s'agit d'expliquer, avec d'autres *data* appartenant au même contexte historique. En fait, son utilisation doit être essentiellement différentielle. Tout concourt à rendre impossible la connaissance historique d'un élément isolé. L'historien procède par construction d'un réseau complexe d'hypothèses, il ne connaît que des systèmes, ou encore, il n'a affaire qu'à des champs de connaissance.

L'épistémologie historique, au sens où nous l'entendons, est quelque chose d'abstrait; c'est cependant une discipline positive. Les propositions qui la constituent doivent avoir une valeur de vérité assignable. Cette exigence, absolument légitime, est loin d'être triviale. A cet égard, la position de l'historien diffère selon les

sciences qu'il prend pour objet. Depuis surtout les travaux de J. T. Desanti⁽¹⁾, nous savons quelque peu comment procède l'historien des mathématiques. L'épistémologue qui considère le développement des mathématiques voit réduite, autant qu'il est possible, la distance qui sépare les connaissances qu'il prend pour objet de la connaissance qu'il en peut avoir : s'il a besoin d'un langage pour décrire le langage des mathématiques⁽²⁾, ce langage ne sert pas en général à identifier les concepts mathématiques. Pour rester au plus près du champ de ses objets, l'historien des mathématiques peut faire l'hypothèse de l'identité de certaines connaissances, et il y a toutes chances que cette hypothèse soit, dans la majorité des cas, la plus satisfaisante possible. La production et la réception des connaissances ont un langage commun, et plus encore, le récepteur moderne qui se met à l'écoute d'anciennes productions peut toujours les enchaîner dans le contexte de son propre savoir, de sorte que le sens d'un énoncé ne reste pas enfermé dans les conditions de sa production, mais s'ouvre à l'enchaînement indéfini des récurrences possibles. Mais si nous revenons à notre champ d'objets, quel noyau de rationalité pouvons-nous supposer au cœur des sciences du langage? Prenons par exemple le concept d'idée. Nous pouvons comprendre ce que ce concept permet d'aborder certains effets de langage que nous savons autrement désigner. Mais aucune connaissance valide ne peut à nos yeux être connectée avec la loi de Port-Royal sur la variation inversement proportionnelle de la compréhension et de l'extension ou avec le problème de l'inversion. En un mot, le concept d'idée n'existe probablement pas comme désignation d'objet, ou du moins, il n'y a pas dans les sciences du langage un concept d'idée, comme il y a dans les mathématiques un concept du nombre deux. Nous avons tenté de comprendre la *théorie des idées* qui existait au XVIII^e siècle, en la traduisant dans une structure algébrique simple. Dans des cas semblables, il ne nous paraît pas qu'on puisse exiger de l'historien autre chose que des « traductions ». L'objection qui consisterait à avancer que notre connaissance de la théorie des idées n'est pas homogène à ce qu'était cette théorie pour celui ou ceux qui la formulaient, est sans portée réelle. La remarque est sans doute exacte, mais ce que nous désirons, c'est connaître ce qu'était cette connaissance pour ceux qui la formulaient. Ce désir n'aurait aucun sens si les deux connaissances étaient homogènes, si nous pouvions, pour les connaissances des hommes du XVIII^e siècle, être des sujets identiques à eux. Encore une fois, le seul problème recevable est celui de la vérité de nos discours.

(1) *Les idéalités mathématiques*, Le Seuil, 1968; *La Philosophie silencieuse*, 1975.

(2) Cf. *Les idéalités...*, p. 63, note 1.

De ce point de vue, le recours aux traductions ou au métalangage en général, nous met en position plutôt favorable. Les concepts que nous avons construits, la théorie algébrique des idées par exemple sont des termes abstraits; nous pouvons raisonner à leur niveau propre ou les traduire à nouveau dans le langage des documents que nous étudions. Nous pensons en ce sens qu'une description est correcte lorsque, les correspondances de traduction étant fixées, tout ce que nous formulons dans le langage de cette description trouve son expression dans celui de son objet, et inversement. Au sens logique du terme, les *data* pris pour objets constituent un modèle pour la description : c'est pour cette raison qu'elle est « vérifiable » (citations utilisées comme confirmations), mais aussi « falsifiable » : il suffit de trouver une expression-objet dont la traduction donnerait une expression contradictoire.

Ces critères toutefois ne sont pas suffisants. D'abord, notre description obéit à des normes logiques qui ne sont pas nécessairement des lois d'existence de son modèle; il se peut très bien que nous ne trouvions pas de traduction cohérente pour certaines expressions. Nous admettrons qu'il suffit alors de répertorier ces expressions, et de décrire les contradictions ou problèmes auxquels elles donnent lieu. L'historien en effet n'a pas affaire qu'à des vérités éternelles, et nous ne voyons pas ce que serait la compréhension d'un concept erroné, en dehors de la connaissance des circonstances de son utilisation et de la classe des expressions contradictoires ou problématiques qu'il peut formuler à son propos. Il se peut aussi qu'un même champ d'objets soit un modèle pour plusieurs descriptions. Lorsque, par exemple, Chomsky décrit les concepts de propositions relatives déterminatives et explicatives⁽³⁾ en termes génératifs, sa description à proprement parler n'est pas fautive. Nous pensons toutefois que la nôtre est préférable, parce qu'elle rend compte d'un plus grand nombre de faits. Si on prend au sérieux l'idée selon laquelle les descriptions épistémologiques sont des théories, alors il faut reconnaître que le principe d'économie leur est applicable.

Le défilé des significants et les champs culturels

Un champ épistémologique — une région de savoir déterminée — c'est le domaine d'apparition et d'existence de certains concepts, c'est l'ensemble des connexions entre ces concepts, et c'est aussi, par là même, le réseau de déterminations qui criblé, dans le domaine

(³) Voir infra, chap. IV, section IV.

complexe des phénomènes auxquels se réfère la région de savoir, ceux d'entre eux qui sont susceptibles d'être thématiques ou simplement aperçus par les sujets qui pensent en ce champ. D'un côté, un champ épistémologique n'est rien d'autre que l'ensemble de ses éléments. De l'autre, toute étude des propriétés des objets d'un champ présuppose la position du champ, c'est-à-dire la marque dans chacun des objets de sa présence au sein d'une totalité. L'historien ne définit pas arbitrairement des champs culturels, il y a une matérialité de la pensée qui se révèle à lui sous forme d'*effets de champ* assignables. Penser quelque chose, ce n'est pas seulement effectuer les désignations d'un système de signes, connecter leurs significations, se déplacer dans l'ordre logique des arguments et des raisonnements qui leur sont propres. Un champ culturel, ce n'est pas seulement l'ensemble des positions stratégiques d'où partent des démonstrations, une connaissance, il se définit aussi par l'ensemble des signes qui y sont disponibles et manipulables. Cela veut dire que, parfois, un concept aperçu ou un domaine d'objets entrevu, ne peuvent être désignés que par un signe ou un thème qui est déjà autrement investi. Les hommes du XVIII^e siècle, par exemple, identifient la signification linguistique à l'idée; quand ils analysent cette signification, ils ne disposent que du concept d'idée pour effectuer cette analyse. Ou encore, quand ils étudient l'ordre des mots, ils n'ont comme éléments de référence que l'ordre des idées. Il y a, en quelque sorte, un ordre du signifiant qui s'impose et délimite l'enfermement de la pensée dans l'unité d'un champ. Le signifiant, un système de signes et ce qu'il désigne habituellement (par exemple le thème de l'arbitraire), regroupe en son ordre ce qui peut paraître aux yeux de l'historien conceptuellement hétérogène; à chaque fois, pourtant, c'est la réalité même du champ qui se manifeste en ses effets locaux.

La tâche de l'historien ne se borne donc pas simplement à traduire les connaissances passées, à étudier leurs valeurs et leurs limites en tant que connaissances. Il doit, en analysant les effets de champ, restituer leur mode d'appartenance à ce champ. Cela signifie que pour lui les concepts constituant des connaissances passées ne sont pas de simples désignations, mais aussi des façons spécifiques de désigner. Un concept n'est pas équivalent à son extension, c'est-à-dire à la classe des phénomènes qu'il décrit. Une question à laquelle l'historien se heurte assez souvent rend cette clause également nécessaire. Par certains aspects, des *data* historiques ressemblent parfois à des *data* récurrents; le problème de leur identification ou de leur différenciation se pose alors. En général, on réduit ce problème à la question de savoir quand telle ou telle connaissance est apparue, ou encore jusqu'où faire remonter la

constitution d'un concept donné. Dans tous les cas, nous croyons devoir maintenir que la délimitation d'un ensemble de phénomènes n'implique pas l'existence, dans un champ culturel donné, du concept moderne qui aurait pour cible empirique le même ensemble de phénomènes. La phonétique des Lumières parvient par exemple à décrire correctement certains phonèmes du français, et utilise des paires minimales. Nous ne pensons pas pourtant que la sémiotique des encyclopédistes dispose du concept de phonème. Il se peut que les termes théoriques, les concepts, ne soient pas indispensables à la vérité des connaissances, comme le pensent certains instrumentalistes en s'appuyant sur le théorème d'extrapolation de Craig⁽⁴⁾, ils sont cependant l'objet même de la connaissance historique des connaissances. C'est cette « objectivité » du théorique que nous pensons atteindre dans l'enchaînement des significants; elle suppose une définition inhabituelle de ce que nous entendons par « concept »⁽⁵⁾.

L'indéterminisme historique

L'historien, avons-nous dit, n'a affaire qu'à des champs de connaissances; il ne connaît pas la facticité dans son isolement, tout au plus peut-il parfois la rétablir. Cette situation entraîne un ensemble de problèmes auxquels nous pouvons donner le nom d'indéterminisme historique.

Le premier concerne la relativité de nos connaissances historiques aux champs que nous définissons. Bien que ce ne soit pas là son projet⁽⁶⁾, on peut dire sans trop d'inexactitude que M. Foucault dans *Les Mots et les choses* décrit le champ d'objets auquel nous nous intéressons comme partie d'un système plus vaste. A y regarder de près, nos conclusions diffèrent, et nous ne parlons peut-être pas des mêmes choses. Quel rapport peut-il y avoir entre sa description et la nôtre? Devons-nous assurer qu'il existe nécessairement un chemin de l'une à l'autre, et que pour tout couple de propositions contradictoires provenant respectivement de chacune d'elle (s'il en existe), l'une est nécessairement vraie et l'autre fausse? Ce serait prétendre qu'il existe toujours une partition unique des

(4) Cf. C. G. Hempel, *The Theoretician's Dilemma*, in H. Feigl, M. Scriven and G. Maxwell eds., *Minnesota studies in the philosophy of science*, III (Minneapolis, Univ. of Minnesota Press, 1958), pp. 37-98.

(5) Cf. infra, chap. V.

(6) Le projet de l'auteur, en ce qui concerne le langage, est « non pas de calculer le dénominateur commun des opinions, mais définir à partir de quoi il était possible qu'il y eût des opinions — telles ou telles — sur le langage » (l. c., p. 135).

objets culturels en domaines fixes. Mais la vie d'une culture est peut-être d'une complexité telle que nous soyons incapables d'en débrouiller toutes les connexions du niveau le plus bas au niveau le plus général. Il y a peut-être des discontinuités telles que nous ne puissions construire la connaissance d'un champ culturel à partir de celle de ses sous-domaines, et inversement. L'hypothèse que de telles discontinuités existent n'est pas à nos yeux la moins plausible.

Le second problème concerne le rapport de nos connaissances historiques à la mobilité fondamentale qui constitue l'historicité. Comment pourrions-nous décrire à la fois un champ et la place des éléments dans ce champ, et d'autre part le mouvement par lequel le changement des objets donne un autre champ, ou le changement de champ d'autres objets? Pour reprendre des termes commodes, il semble qu'il y ait incompatibilité entre la synchronie et la diachronie. La synchronie, c'est en ce cas l'étude des connaissances dans la mesure où elles forment un système temporairement stable. La diachronie c'est l'étude des systèmes dans leurs transformations. L'étude des systèmes paraît être un préalable à celle de leurs transformations. Tant qu'on s'y limite pourtant (et nous reconnaissons ne pas pouvoir tellement faire autrement), nous n'aurons pas d'idées très précises sur ce qu'est la production des connaissances. L'historicité n'est inscrite dans la synchronie que sous forme de connexions diverses; ce sont ces connexions qui doivent changer pour qu'un changement ait lieu. Nous ne savons lire la causalité historique qu'à rebours; en fait, nous ne savons pas ce que signifient exactement « temporalité » et « causalité » historiques.

Le troisième problème, peut-être le plus délicat, concerne le rapport des connaissances isolées, qui possèdent aussi un devenir historique propre, aux champs par le biais desquels nous en prenons connaissance, et dans lesquels elles existent. Nous avons montré qu'en toute rigueur l'historien n'avait affaire qu'à des champs de connaissance. Nous savons pourtant qu'existent des monographies qui s'intéressent au devenir d'une notion. Tels sont par exemple les travaux de J.-C. Chevalier sur la notion de complément, ou de J. Stefani sur la voix pronominale. Ces études n'ont de sens que dans la mesure où l'on suppose, en quelque façon que ce soit, l'identité d'une notion au cours du temps et en fin de compte dans son appartenance à plusieurs systèmes. Cela ne va jamais sans paradoxes (par exemple J.-C. Chevalier achève son étude au moment où Beauzée donne un statut théorique au mot « complément », c'est-à-dire en quelque sorte au moment où la notion apparaît véritablement). A dire vrai, nous ne savons guère lier l'histoire d'un concept et celle des champs culturels. Au moins tant qu'on n'a pas résolu positivement le problème de l'identité des connaissances d'un

certain type, il nous semble légitime d'admettre quelque chose comme une incertitude historique : on ne peut rigoureusement étudier à la fois, c'est-à-dire dans les mêmes termes, la position synchronique d'une connaissance et sa position diachronique, parce qu'on n'est pas sûr de posséder dans les deux cas une définition équivalente. Il faut choisir ; ou étudier un système, ou suivre la filiation problématique d'une notion définie approximativement. L'histoire des idées n'est sans doute ni simplement continue, ni totalement discontinue.

Tout ceci ne doit impliquer aucun pessimisme historique. Il est vrai, rien ne peut clore notre travail d'historien sur la certitude d'avoir dit une fois pour toutes la vérité, tant que ne sera pas déterminé quelle vérité peut se dire dans les sciences du langage. Mais cela signifie simplement que le travail de l'historien n'est ni plus ni moins vrai que l'état contemporain de la science qui est son objet (*).

(*) Parmi tous ceux qui m'ont apporté leur aide et guidé de leurs conseils au cours de ce travail, je tiens particulièrement à remercier M^{me}. Belavai, Desanti, Chevalier, Besnier, ainsi que mes amis Armogathe, Calvet, Droixhe et Porset. Th. Ojii et F. Rivenc ont relu en partie le dernier état du manuscrit et m'ont aidé à l'éclaircir.

CHAPITRE PREMIER

SIGNE ET SIGNIFICATION

Pour parler des sciences du langage à l'âge classique, on invoque habituellement la *grammaire générale*, comme si ce titre désignait à lui seul la totalité du champ.

Mais une étude rigoureuse du domaine du langage, loin de s'en tenir à la seule « grammaire », se trouve obligée d'accorder une place symétrique à la *rhétorique* (1).

De plus, loin d'être un noyau de rationalité fondamental, intangible pour toute approche du langage, le concept de grammaire fait l'objet d'appréhensions différentes, au cours d'une période qui s'étend du xviii^e au xviii^e siècle. Pour Port-Royal, la grammaire est l'art de parler, pour l'*Encyclopédie*, c'est la science de la parole écrite ou parlée (2). Ces définitions réfèrent toutes deux aux actes par lesquels les émissions vocales s'organisent en langage. Mais pour Port-Royal, il s'agit de dégager l'ensemble des règles universelles à partir desquelles ces actes se déploient, conformément à une rationalité immanente ; la réalité du langage, les sons, les mots, les tournures, c'est-à-dire tout ce à quoi aboutissent les actes de parole, n'existe que comme manifestation de la *Raison*. Pour l'*Encyclopédie*, il s'agit, au contraire, de mettre au jour les traits caractéristiques de toute cette *matérialité* en quoi et par quoi existe la parole ; la rationalité de toute langue ne réside plus seulement dans le fait qu'elle exprime une raison originnaire, mais aussi en ce que la réalité

(1) Cf. M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, p. 98.

(2) Art. *Grammaire* (E.R.M.), t. 7, p. 841 ; cf. notre réédition des articles *grammaire et langue* (Mame, 1973) ; les raisons d'attribuer les articles signés « E.R.M. » à Douchet, et ceux signés « B.E.R.M. » à Beauzée, sont discutées dans la note 1 de l'*Introduction* à cette réédition. Le lecteur trouvera des indications bibliographiques dans l'article de C. Porset, *Grammatista philosphans. Les sciences du langage de Port-Royal aux idéologies 1660-1818 — Bibliographie*, in *La grammaire générale des Modistes aux idéologies* (Presses universitaires de Lille, 1977), pp. 71-95.